



Strates

Matériaux pour la recherche en sciences sociales

7 | 1993

Témoins du monde : Bulgarie, identités chinoises,
explorer l'île de France

Ceci n'est pas un carnet de terrain...

Villes de Tunisie 1964-1993, deux cartes postales en quatrième dimension

Jeanine Cohen



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/strates/1177>

ISSN : 1777-5442

Éditeur

Laboratoire Ladyss

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 1993

ISSN : 0768-8067

Référence électronique

Jeanine Cohen, « Ceci n'est pas un carnet de terrain... », *Strates* [En ligne], 7 | 1993, mis en ligne le 20 décembre 2005, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/strates/1177>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Tous droits réservés

Ceci n'est pas un carnet de terrain...

Villes de Tunisie 1964-1993, deux cartes postales en quatrième dimension

Jeanine Cohen

- 1 Ceci n'est pas un carnet de terrain. Pour une bonne raison : pour moi, la Tunisie n'est pas un terrain de recherches, mais seulement, comme le disent excellemment les affiches touristiques bleues et blanches, mer et jasmin, une contrée « amie ». Pourtant, la connaissance de ces lieux que l'on fréquente et dont on lit les transformations sur le temps long informe elle aussi le géographe, bien que cela n'apparaisse pas dans ses travaux. Retrouver presque chaque année Tunis et Ras Jbel ne laisse jamais de stimuler ma réflexion sur les phénomènes de métropolisation et de diffusion du fait industriel et urbain qui sont deux des thèmes centraux de mon travail en France¹.
- 2 La première fois que j'ai séjourné à Tunis, c'était en 1964 et à bien des égards, la ville rappelait encore la période coloniale d'avant 1956 : le quartier d'affaires restait pour l'essentiel dans ses murs « européens » d'entre médina et port de Tunis... Une ville méditerranéenne qui ressemblait à ses sœurs françaises, avec ses banques, ses agences de tourisme, ses galeries marchandes, son théâtre municipal. Des terrasses de café à l'européenne se déployaient à l'ombre des ficus et des palmiers des avenues, des squares et des terre-pleins centraux, à deux pas de l'ancienne « résidence » française et de la pro-cathédrale.
- 3 Sans doute le gouvernement d'indépendance nationale avait-il bien repris ses quartiers dans la Casbah, mais il se voulait moderniste et n'avait pas remis en cause toute structure héritée des Français, bien au contraire. Évidemment, on notait des substitutions hautement symboliques : des substitutions toponymiques, comme celle qui donnait le nom de Habib Bourguiba à l'ex-avenue Jules-Ferry, désormais débarrassée de la statue, quelque peu guerrière, du Cardinal de la Vigerie ; la substitution d'Européens temporaires (les touristes et les coopérants) aux Européens « permanents » qu'étaient les colons ; le remplacement, enfin, des représentants de l'autorité française par de nouveaux cadres tunisiens aux commandes des grands organismes administratifs, sociaux et économiques.

- 4 Mais au-delà de ce changement par ailleurs radical, ces cadres ne s'en inspiraient pas moins des réalisations et aspirations de la gauche laïque internationaliste et socialiste dont la constitution avait son origine en Europe.
- 5 Le modèle de développement mis en œuvre par le gouvernement d'indépendance nationale, visant à l'amélioration de l'instruction et de la santé de la population et à la maîtrise économique nationale, puisait largement dans les recettes expérimentées en France.
- 6 Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner si l'on trouve des correspondances typiques entre les évolutions géographiques des deux pays. Par exemple en Tunisie, au-delà de la capitale, tout le réseau urbain jusqu'aux petites villes du « bled » s'est trouvé graduellement transformé par la diffusion du fait industriel et urbain. Résultant souvent de l'influence de responsables politiques nationaux désireux d'aider leur territoire d'origine, l'installation d'industries de main-d'œuvre dans les petites villes des régions à forts excédents ruraux procédait d'intentions comparables à celles de nos « décentralisations industrielles ». Et plus tard, sous la poussée de la mondialisation de l'économie, ce furent des industries étrangères, européennes surtout, qui s'installèrent. Ce phénomène, qui a touché surtout des villes côtières du Sahel ou du nord, s'est manifesté entre autres dans la petite ville de Ras Jbel, sur la côte nord entre Tunis et Bizerte. Avant de se trouver atteinte par l'auréole de plus en plus large des villégiatures maritimes tunisoises, la petite ville, en bordure de ses vergers, était avant tout un centre maraîcher. Puis sont venus les résidents secondaires, les émigrés de retour au pays définitivement ou seulement pour les vacances d'été, périodes de retrouvailles et de fêtes familiales. Cette époque a aussi été celle de l'installation des ateliers étrangers sous douane. Il faut voir aujourd'hui les transformations engendrées par ces nouveaux acteurs. Si quelques tracteurs manœuvrent encore en plein centre-ville, face à l'élégant jardin de la Délégation et à l'hôpital-dispensaire des années soixante (bâtiments bas et blancs dans leur jardin enclos), les constructions progressent le long de chaque route, de chaque chemin, de chaque piste d'accès aux vergers où l'on bâtit maintenant des maisons plus ou moins discrètes. Fers à béton dépassant des murs de briques non crépis que l'on rehausse parfois d'un étage ou ensembles de facture plus urbaine, comportant commerces et cafés-glaciers, s'étirent ainsi le long des rues envahies régulièrement au moment des pauses par les essaims de jeunes filles des usines de confection. Une image qui tranche sur les traditions de gros bourg silencieux et qui devenait vite un peu secret à peine dépassée la place du marché. Une image qui témoigne du chemin parcouru depuis l'indépendance. Une image qui renvoie aussi aux particularismes de cette région nord, zone au climat relativement frais, où les Bédouins ne remontaient pas, et qui a été plus que d'autres au contact des « visiteurs » ou envahisseurs du nord, les Vandales par exemple. Zone pourtant célèbre pour un certain rigorisme islamiste visible, mais n'est-ce pas encore une façon de traiter ses affaires « entre soi » ? La ville a en effet donné plusieurs cadres importants à la République (au gouvernement, à l'Union des femmes tunisiennes, à la banque...) et le pays environnant n'apparaît en aucun cas comme un terrain vierge ou banalisé, mais bien comme une entité forte qui se gère et se surveille elle-même. Ne fut-ce pas Hassen Belkhodja, alors (et pour longtemps) ministre de l'Agriculture, qui fit interdire tout débit d'alcool dans la place ? Beaucoup de femmes adultes portent le voile, ce qui n'empêche nullement plusieurs d'entre elles d'être de dynamiques industrielles ou commerçantes.
- 7 Les différences de ce modèle de développement avec ceux qui, ailleurs sur la côte nord ou est, acceptent, parfois très largement, le tourisme, témoignent en fait de l'identité très

ouverte d'une Tunisie qui ne refuse pas la diversité, ni une certaine souplesse d'adaptation au changement externe et interne. La population comme le gouvernement préfèrent semble-t-il saisir l'occasion qui se présente plutôt que de « bétonner » un modèle volontariste capable de résister aux systèmes internationaux dominants, mais qui risque de se casser sous les coups de boutoir des aspirations internes qu'on n'a pas voulu, pas su ou pas pu satisfaire. Et c'est ainsi que, dans le cas de Ras Jbel, l'adoption du modèle taylorien et l'entrée délibérée dans la « nouvelle division internationale du travail » s'est conjuguée avec l'affirmation par certains côtés compensatrice de l'identité musulmane.

- 8 La capitale, quant à elle, a connu une métropolisation indéniable, scandée par les périodes de réorientation du gouvernement national : c'est en effet à Tunis que j'ai senti le plus ce lien entre temps de la ville et grands enjeux nationaux.
- 9 Après avoir (dès 1963) mis hors-la-loi son aile gauche marxiste et pris les rênes du socialisme national, après avoir par la suite graduellement délaissé cette référence socialiste pour se convertir au libéralisme à la fin des années soixante-dix, après s'être trouvé affronté à la prise en charge grandissante des frustrations sociales diverses par un islamisme en plein développement dans tout le Moyen-Orient, le gouvernement tunisien a fait droit à quelques unes des aspirations à l'ouverture internationale, à la modernisation et à la démocratisation... Une « movida » bien fragile et sans cesse remise en cause mais qui, à son échelle beaucoup plus réduite, n'est peut-être pas si éloignée qu'il y paraît de l'éponyme espagnole. Même si bien des problèmes sociaux, en restant préoccupants, interdisent de rêver de « société de consommation » ou de « libération » de la culture et des mœurs dans la capitale, la construction et l'équipement sont allés bon train. Une plate-forme aéroportuaire en croissance continue, un réseau de métro léger, des autoroutes, des échangeurs, des ponts... sont venus améliorer la desserte et les infrastructures des nouveaux quartiers. Banlieues de villas ou d'immeubles de standing bien équipées en commerces et services (alors que pendant si longtemps l'impression de pénurie prévalait), ou gourbivilles et autres quartiers d'habitat sous-intégré comme ce « Haït Tadhamen » (« Cité Solidarité ») qui a poussé comme un champignon entre Le Bardo et la côte nord, ces nouveaux quartiers viennent encore davantage en noyer l'ancien centre et contribuer à cet étalement des villes en véritables régions urbaines que l'on constate un peu partout dans le monde. Sans doute la mise en chantier et l'organisation de ces nouveaux quartiers sont-elles contrôlées par une bourgeoisie autochtone ; sans doute l'identité de ces nouveaux quartiers s'affirme-t-elle aussi par la construction de nombreuses mosquées. Mais la tradition tunisienne d'ouverture aux échanges extérieurs a continué à jouer, et le mode de vie urbain change pour se rapprocher de quelques grands standards internationaux que les supermarchés ou restaurants « fast food » symbolisent tout autant que le nouveau quartier commercial et d'affaires des bords du lac ou les grands équipements techniques. Nous voilà déjà loin de l'image de 1964, Tunis a d'autres centres d'animation et d'affaires que son ancien quartier européen et un continuum urbain, avec de nouveaux équipements structurants, joint désormais la ville à ses villégiatures côtières et autres grandes banlieues.
- 10 ... Ce n'est pourtant qu'au siècle dernier qu'Alexandre Dumas relevait le pittoresque de cette ville dont les abords, hors les murs de la médina, étaient laissés aux chiens sauvages à la nuit tombée, après la fermeture des portes.

NOTES

1. Il existe beaucoup d'excellents travaux sur ces sujets et sur toute la période considérée en ce qui concerne la Tunisie. Se reporter notamment aux publications d'URBAMA (CNRS-URA 365, Parc de Grandmont, Tours), à la thèse de Pierre Signoles sur Tunis et l'espace tunisien (Université Paris-I, 1984), aux « Villes et développement. Armature urbaine tunisienne » du Groupe Huit et du CERES (République tunisienne, Ministère de l'Économie nationale, Direction de l'Aménagement du territoire, 1972), et à la thèse de Jellal Abd el Kafi sur la médina de Tunis (Lille, ANRT, 1987 - Université Paris-XII, IUP).

RÉSUMÉS

Deux villes de Tunisie visitées plusieurs fois en trente ans à titre non professionnel, Ras Jbel et Tunis, sont vues à travers deux thèmes d'un géographe travaillant sur Paris et la France : la diffusion du fait industriel et urbain et la métropolisation.

This is not a field note-book... Cities of Tunisia 1964-1993, two fourth-dimensional postcards.

Two cities of Tunisia, not taken as work-fields but known by the author thanks to several journeys over thirty years, Ras Jbel and Tunis, are revisited through two topics of a geographer whose fields are Paris and France, the diffusion of urbanization and industrialisation, and the metropolisation phenomenon.

INDEX

Mots-clés : Emploi, internationalisation, Villes, Industrie, Tunisie

Keywords : Employment, Métropolisation, internationalization, Cities, Industry, Tunisia

AUTEUR

JEANINE COHEN

Chargée de recherches au CNRS (STRATES), elle étudie les dynamiques spatiales de l'emploi liées au changement dans la géographie du système productif : diffusion de l'innovation, remodelages fonctionnels des tissus urbains. Ses terrains principaux sont le Grand Paris et la France. Ses dernières publications portent sur les locaux et emplois industriels dans l'agglomération parisienne, notamment la proche banlieue, et sur l'industrie technicienne dans l'Eure.